



Musique & musiciens d'Afghanistan

*La guerre et les récents événements
en Afghanistan auront eu
pour effet d'éveiller l'attention
des publics occidentaux
sur une musique mal connue
et peu représentée sur
le "marché" de la culture.
Un survol des récentes initiatives,
spectacles et productions qui
permettent de mieux appréhender
la richesse et la beauté
de la musique afghane.*

Le 3 mars 1997, entérinant une injonction tacite de la coalition islamiste qui avait pris les rênes du gouvernement afghan en 1992, le pouvoir des talibans, tous nouveaux maîtres de Kaboul, énonçait la loi sur "le commandement du bien et l'interdiction du mal". Celle-ci proscrivait pêle-mêle les cerfs-volants, la musique, la danse, la détention de photos, le rasage de la barbe et instaurait la ségrégation pour les femmes. Depuis la chute de ce pouvoir insensé, l'Afghanistan retrouve timidement un début de vie sociale et culturelle.

À l'étranger, on s'est ému de la situation tragique de ce peuple malmené depuis deux décennies par la guerre et les privations. C'est naturellement vers les artistes musiciens que se tournent nos regards dans cette rubrique. Non contents de les priver de leur droit d'expression, donc de leur travail, les maîtres barbus ont fait subir les traitements les plus dégradants aux enchanteurs qu'ils surprenaient en conversation avec la muse. Combien d'instruments mal dissimulés aux yeux de leurs bourreaux ont été fracassés, voués à l'autodafé ? Combien de musiciens frappés, blessés, mutilés ? Durant quatre ans et demi, ils n'eurent d'autre alternative que de se soumettre ou de fuir.

Aujourd'hui, à l'heure de la reconstruction, c'est d'abord à ce peuple meurtri, affamé, dépouillé de tout, que vont nos pensées. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'estimer essentielle la renaissance d'une culture qui porte en elle des trésors de raffinement élaborés au long des siècles passés. Depuis plusieurs mois, parallèlement à la brutalité des informations focalisées sur les faits de guerre, des initiatives ont permis aux publics européens de découvrir, ou de redécouvrir la beauté des musiques afghanes. Après avoir remis en avant l'album "Afghanistan", consacré aux musiques traditionnelles d'Harât et paru en 1996, la collection Unesco a publié le 12 mars 2002 un nouvel album, "Musiciennes d'Hérat", rassemblant des enregistrements de musiques pratiquées en privé par les femmes et les jeunes filles. Ces précieux témoignages d'une tradition culturelle mise en

Non contents de les priver
de leur droit d'expression,
les maîtres barbus ont
fait subir des traitements dégradants
aux enchanteurs surpris
en conversation avec la muse.

péril par la guerre ont été recueillis par John Baily et Veronica Doubleday entre 1973 et 1977. À l'occasion du retour sur la scène du théâtre de la Ville, à Paris, le 15 décembre 2001, d'Ustad Rahim Khushnawaz et de Gédâ Mohammad, respectivement virtuoses du *rubâb* et du *dutâr*, le label Ocora Radio France a pu également promouvoir l'enregistrement du concert que les deux

musiciens donnèrent au même endroit en février 1995. Ces deux artistes réfugiés en Iran évoquaient, avec un rien de jubilation derrière la tristesse des mauvais souvenirs, leur musique, leur situation et surtout leurs espoirs renaissants.

Une autre initiative, lancée il y a six ans dans le cadre des Ateliers d'ethnomusicologie de Genève, a permis la fondation de l'Ensemble Kaboul. Elle a pris son essor en 2001 avec la parution, sur le nouveau label Ethnomad de la maison Arion, d'un excellent premier album, "Nastaran". Elle se poursuit au théâtre équestre Zingaro d'Aubervilliers le 4 avril 2001, dans le cadre du Festival de l'imaginaire organisé par la Maison des cultures du monde, avec un concert de l'Ensemble Kaboul. Les bénéfices de cette soirée soutenue par l'association Itinéraires afghans seront versés à l'Unicef pour le fonds Urgence Afghanistan au profit des enfants.

Discographie

- ▶ Ensemble Kaboul, "Nastaran", Ethnomad/Arion, 2001.
- ▶ Essa Kassimi, "L'art du rabâb d'Afghanistan", Arion, 1998
- ▶ "Afghanistan – Musiciennes d'Hérat", collection Unesco/Naïve, 2002
- ▶ "Afghanistan – La musique traditionnelle d'Hérat", collection Unesco/Naïve, 1996
- ▶ "Afghanistan – Rubâb et dutâr", Ocora Radio France, 1995

Deux musiciens d'Harât au théâtre de la Ville

Capitale d'un vaste empire au XV^e siècle, la ville d'Harât a depuis conservé un certain rayonnement artistique dans l'espace culturel persan. La tradition musicale spécifique à cette région de l'Ouest afghan, qui fait partie de l'ancien Khurâsân aujourd'hui partagé entre l'Iran, le Pakistan et l'Afghanistan, s'est perpétuée jusqu'au début du XX^e siècle. L'introduction, dans les années trente, du style de Kaboul, proche de celui de l'Inde du Nord, en a transformé la base modale. Le 15 décembre 2001, au théâtre de la Ville, le maître du rubâb, Ustad Rahim Khushnawaz, et son vieil ami Gédâ Mohammad, qui l'accompagne au dutâr, épaulés par Yusuf Mahmoud au *tabla* et rejoints à la fin du concert par le chanteur Abdolvahab Madadi, nous faisaient partager la beauté de leur musique généreuse.

Les mélodies enchevêtrées du rubâb, instrument emblématique de l'Afghanistan, de Ustad Rahim Khushnawaz, et du dutâr de Gédâ Mohammad nous projettent au milieu de la sécheresse continentale entre les

murs blanchis d'une *chaikhana* ("maison de thé") ou sous un dais dans le jardin d'une villa aux abords d'Hérat. En ce pays de plaine, les notes claires s'évadent loin. L'effet résonateur, façon banjo, de la peau tendue sur la caisse profonde du rubâb, donne une certaine hauteur à son discours. On y reconnaît la même intensité qui luit dans l'œil des Afghans, le même sens de l'intégrité porté naturellement par ces gens du désert, une conscience aiguë d'être homme au milieu du chaos de la pierre. Bien que pétrie d'influences indiennes et persanes, la musique de ces Afghans locuteurs du persan s'en tient à la simplicité de l'essentiel.

Joyeuse, en lien avec les traditions rurales et assez peu portée sur les modes propices à l'introspection, cette musique s'adresse au cœur plutôt qu'à l'intellect. Jamais embarrassée de circonvolutions ni retour sur elle-même, elle procède souvent de la chevauchée à travers l'espace des immenses plateaux afghans. Le rythme y joue une place prépondérante. D'abord impulsé par le plectre lançant la mélodie sur le rubâb, il est commenté, enrichi par le tabla indien de Yusuf Mahmoud. Mais c'est Gédâ Mohammad qui, en virtuose, lui donne la qualité circulaire de son mouvement. Avec une caisse de résonance réduite, le dutâr demeure dans un registre de sonorités beaucoup plus discrètes que son compagnon le rubâb. Un contraste qui est l'une des clés de cette musique. Pendant que le rubâb semble livrer à haute voix les dits des chants épiques, le dutâr produit cette énergie céleste nourrissant la vision des derviches. En solo vers le milieu du concert, Gédâ Mohammad, par la force de son inspiration, nous offrit une occasion rare d'entrevoir ce mystère.

Le rubâb et le dutâr

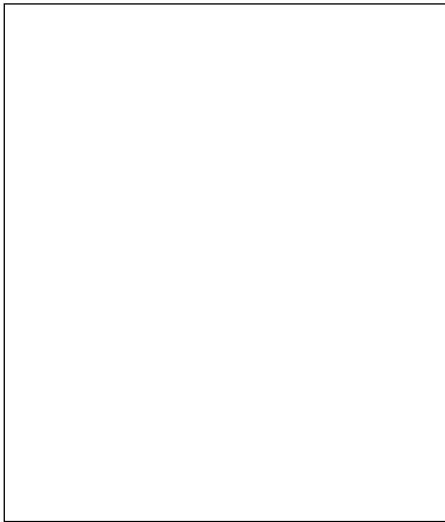
"Le rubâb est un luth à cordes pincées, à deux chambres et à manche court, dont la table d'harmonie est tendue de peau à sa partie inférieure. Il possède trois cordes mélodiques et des jeux de bourdons et de cordes sympathiques. [...] Quant au dutâr, c'est un luth à long manche et à caisse piriforme, également à cordes pincées."

John Bailly, extrait du livret du CD "Afghanistan – Rubâb et Dutâr".

Rencontre avec Ustad Rahim Khushnawaz

"Je joue la musique traditionnelle d'Harât, très particulière et très différente de la musique de Kaboul, sur des instruments anciens. Mon père, Ustad Amir Jan Khushnawaz, était un grand maître de la musique haratie. Il y avait toujours de la musique à la maison et, dès l'enfance j'ai adoré le rubâb.

"Dans ma famille, nous sommes musiciens de génération en génération. Mon arrière-grand-père, mon grand-père, mon père l'étaient, et maintenant mon fils représente la cinquième génération de musiciens de notre lignée. Mon père chantait et jouait de tous les instruments de la tradition persane. Puis à Harât est arrivé Ustad Nabi Gol, maître de la musique



© Mondomix.

Ustad Rahim Khushnawaz : *“J’aime le rubâb pour la pureté de son bois de mûrier. C’est lui qui m’a ouvert la voie et m’a amené jusqu’à Paris.”*

savante de Kaboul, auprès duquel il a appris le chant classique indien. Quand j’ai eu douze ans, mon père m’a donné un *tampura*, cet instrument indien à quatre cordes qui sert à donner la tonalité, afin que je me familiarise avec la base des accords et de l’accordage. Plus tard, il m’a donné un rubâb et me l’a enseigné. J’ai beaucoup de souvenir très joyeux de l’époque où, avec lui, j’allais à des concerts. En tant que doyen des musiciens d’Harât, du milieu des années trente à la fin des années soixante, il avait de très nombreux élèves qui jouaient de différents instruments et leurs concerts étaient pour moi de grands moments de joie.

“Avant l’interdiction de la musique, les gens avaient l’habitude d’inviter les musiciens à venir jouer à toutes leurs fêtes, notamment pour les mariages. On

y jouait des airs de la tradition populaire autant que des choses plus sophistiquées, comme les *ghazal* (chants d’amour indiens). Il existait également un festival qui durait sept jours. Et il y avait beaucoup d’autres endroits où nous allions jouer, notamment des jardins, à Harât et dans les environs, où les gens allaient se détendre dès le printemps. Les riches commerçants qui possédaient de grandes maisons avec des jardins invitaient également les musiciens pour leurs fêtes. Certaines pouvaient rassembler jusqu’à deux mille personnes. On préparait une scène recouverte de tapis, avec des micros et une sonorisation, et nous jouions tant qu’il y avait des convives. Parfois aussi, des khans ou d’autres personnalités importantes invitaient des musiciens.

“J’aime le rubâb pour la pureté de son bois de mûrier avec cette peau de mouton tendue sur la caisse de résonance. Je l’aime profondément parce que je sais qu’il a déterminé une grande partie de ma vie. C’est lui qui m’a ouvert la voie et m’a amené jusqu’à Paris. Quand je dors, le rubâb est toujours au-dessus de ma tête, jamais ailleurs. Je ne pourrais pas dormir s’il se trouvait à côté de mes pieds.

“Gédâ Mohammad et moi nous connaissons depuis très longtemps ; nous avons appris la musique ensemble, puisqu’il était l’élève de mon père. Nous nous connaissons tellement bien que nous pouvons toujours anticiper ce que nous avons mutuellement dans la tête. Selon que l’un veut jouer en solo, ou qu’il réclame le concours de l’autre, nous le comprenons à travers nos instruments. Quand nous jouons ensemble, nous nous concentrons exclusivement sur la musique, dont nous voulons présenter le meilleur.

“J’ai été extrêmement attristé lorsque les talibans ont interdit la musique. Comme je suis passionné d’oiseaux depuis mon enfance, j’ai décidé d’ouvrir une boutique pour y vendre des colombes. Mais ils ont interdit la vente d’oiseaux peu après. Du coup, j’étais encore plus triste, parce que je n’avais plus aucune activité possible à Harât. J’avais un passeport, je suis allé à

l'ambassade d'Iran. Je leur ai expliqué la situation, leur disant que dans ces conditions, ma vie n'existait plus. Comme chaque année, j'allais au pèlerinage de Mechhed, j'ai demandé cette fois à pouvoir y rester plus longtemps. On m'a accordé un permis et quelques jours plus tard, je suis parti avec ma famille.

“J'ai une affection particulière pour les colombes. Quand j'étais petit, j'en avais quelques-unes que je gardais avec moi. Un jour, mes parents ont décidé de s'en débarrasser. Peu après, je suis tombé malade. Le médecin est venu, m'a donné des médicaments, mais rien ne marchait. Il s'est dit que c'était peut-être autre chose. On lui a alors parlé des colombes et il a conseillé que l'on m'en ramène. Mes parents l'ont fait et j'ai recouvré la santé. Depuis, j'ai toujours eu des colombes. J'en avais quatre-vingt-quinze en quittant Harât. Je suis bien sûr qu'elles n'y seront plus. Mais ce dont je suis certain, c'est qu'en rentrant chez moi, je vais remplir ma maison de colombes. Avec les canaris, c'est une autre histoire. Quand je joue du rubâb, ils chantent avec la musique. Pour cela, je les adore.”

Propos recueillis par François Bensignor

Gédâ Mohammad

“Ma famille n'était pas une famille de musiciens, mais j'aimais beaucoup le dutâr. L'un de mes cousins en avait un et, dès qu'il était sorti, je prenais son instrument pour en jouer. J'avais une passion pour la musique, je me suis mis à fond au dutâr pour en faire mon métier. C'est à vingt ans, après avoir terminé mes études au lycée, que j'ai commencé à me perfectionner auprès de maîtres, dont Amir Jan Khushnawaz, le père de Rahim. Et progressivement, j'ai commencé à jouer dans les fêtes et dans les concerts. “Dès qu'ils sont arrivés au pouvoir, les talibans ont interdit la musique. J'étais obligé de jouer en cachette et par trois fois, j'ai failli me faire prendre. Mais j'ai toujours réussi à m'échapper de justesse. En 2000, jugeant que ce n'était plus tenable, je suis passé en Iran, où j'ai rencontré des musiciens et des chanteurs avec lesquels j'ai pu me remettre à jouer... C'est un énorme soulagement de voir l'Afghanistan libéré de la dictature des talibans. J'ai l'intention de retourner dans mon pays dès que possible et j'espère pouvoir y reprendre mon activité de musicien. *Inch'allah*, il n'y aura plus de guerre !”

L'Ensemble Kaboul redonne vie au répertoire afghan

Né en Europe sous l'impulsion d'un petit noyau familial de musiciens afghans exilés, l'Ensemble Kaboul, loin de se limiter au style de la capitale, interprète tous les styles de la musique afghane. L'histoire de son jeune leader, Khaled Arman, mérite d'être contée.

Khaled Arman a grandi à Kaboul, dans l'aura musicale de son père, Hossein Arman, réputé dans les années cinquante et soixante pour avoir contribué au renouveau du chant populaire afghan, dont il connaît un répertoire d'une centaine de chansons. Membre de l'orchestre de la Radio nationale, Hossein introduisit l'enseignement des instruments afghans au conservatoire de

**L'Ensemble Kaboul.
Khaled Arman,
jeune leader du groupe,
a grandi dans l'aura
musicale de son père,
Hossein Arman, réputé
pour avoir contribué
au renouveau du chant
populaire afghan.**



© D.R.

Kaboul, qui ne proposait alors qu'un cursus occidental (piano, violon et guitare classiques). Il reste toutefois entièrement ouvert aux deux formes de cultures – orientale et occidentale, classique et moderne. Professeur de guitare, il l'enseigne dès 1976 à son fils alors âgé de onze ans. Khaled, qui s'oriente vers une carrière de guitariste, a l'opportunité de partir étudier à Prague.

Après l'invasion soviétique de l'Afghanistan en 1979-1980, la vie à Kaboul est devenue extrêmement difficile et dangereuse. En 1984, Khaled saisit la première occasion pour passer à l'Ouest : le concours international de guitare de Radio France. Il y remporte le premier prix et entreprend une carrière de guitariste classique. Mais très vite, il déchant. Ce milieu, cette musique ne lui conviennent pas. Il se ressource alors avec bonheur dans la tradition de son pays, troquant la guitare pour le rubâb.

Il est rejoint par son père en Europe. C'est dans le cadre des Ateliers d'ethnomusicologie de Genève, dirigés par Laurent Aubert, qu'en 1995 va pouvoir se former l'Ensemble Kaboul, animé par Hossein et Khaled. Le père et le fils sont rejoints par un cousin, le flûtiste Osman Arman, par le célèbre percussionniste afghan Ustad Malang Nedjrabi, disparu après l'enregistrement de l'album et remplacé par Yusuf Mahmoud, par le chanteur et joueur d'harmonium Taher Hakami, ainsi que par Paul Grant, joueur de santûr d'origine américaine enseignant la musique indienne aux mêmes Ateliers. Ils font renaître avec bonheur cette musique afghane pleine d'énergie et vecteur de joie. ◀

Concert :

▶ Le 4 avril 2001, théâtre équestre Zingaro à Aubervilliers,
dans le cadre du Festival de l'imaginaire. Contact : 01 45 44 72 30